STEVENS *(Gustave-Eugène-Henri)*, Commissaire de district de 1re classe (Bruxelles, 13.8.1866-Bruxelles, 18.1.1928). Fils de Gustave-Hortense-Henri et de Vanhoeter, Marie.

Lorsque Stevens partit le 6 janvier 1897 pour le Congo en qualité de sous-lieutenant de la Force publique, de graves événements s'y préparaient. Il venait à peine d'être désigné pour la station des Falls (1 février 1897) que, dans l'est, la révolte de l'avant-garde de la colonne Dhanis éclatait : le 14 février, en effet, à l'heure de l'appel du soir, les premières victimes de la mutinerie tombèrent sous les balles des soldats surexcités.

La rébellion prit rapidement une telle importance que l'on put croire un moment que toute l'œuvre belge en Afrique allait en être compromise. Afin de conjurer le danger, les renforts disponibles furent immédiatement dirigés sur les points névralgiques. Stevens, à peine arrivé, fut de cette façon jeté presque sans délai en pleine action.

Cette action allait être longue et pénible. Elle devait permettre au jeune officier de vivre l'année suivante les jours les plus angoissants de sa carrière militaire.

Uvira venait d'être pris par les insurgés. Kabambare et Kasongo se trouvaient gravement menacés. Le massacre du lieutenant Dubois et de 30 soldats qui l'accompagnaient exigeait une riposte énergique.

Dhanis envoya le commandant Long en direction du Tanganika avec les troupes dont il disposait. Stevens faisait partie de la colonne et reçut mission d'aller à la rencontre des révoltés et d'arrêter leur marche.

Il venait d'atteindre Sinarami quand il fut vigoureusement attaqué. C'était le 2 janvier 1898, à 9 heures du matin.

Une rapide riposte dispersa les mutins. Mais tandis que Stevens et ses hommes regagnaient Kasongo, un second engagement se préparait, plus violent encore que le précédent.

Stevens était à ce moment sous les ordres directs du commandant Swenson. La colonne, forte de 350 fusils, venait d'occuper Sungula, au carrefour des routes de Toa et d'Uvira, mais son état sanitaire était fort mauvais et les hommes, frappés de dysenterie, tombaient comme des mouches. Atteint lui-même, Stevens fut évacué sur Kabambare. A peine convalescent, il rejoignit son poste, tout juste à temps pour prendre la succession de Swenson, malade à son tour. L'arrivée du commandant Lardy ne pouvait lui enlever le poids des responsabilités à prendre, car nouveau venu en Afrique, l'officier ne connaissait pas les soldats, pour qui il était un inconnu. Et cela à l'heure de la bataille qu'il allait falloir livrer, comme le furent toutes celles de cette campagne, avec des moyens dérisoires, sans argent, presque sans vivres et sans munitions. De telles circonstances faisaient de l'ascendant du commandant sur ses hommes un atout primordial : il convenait qu'un ancien dirigeât la troupe affaiblie et souvent hésitante. Stevens garda donc le commandement des opérations.

1200 mutins se dressaient devant lui, arrogants et bien armés de fusils perfectionnés. Ayant fait évacuer Swenson vers Kabambare, Stevens en profita pour y réclamer l'envoi urgent de renfort.

A son appel, on répondit par une promesse : 200 hommes vont partir. Mais avant que la jonction s'opérât, le détachement de Stevens se trouva brusquement entouré par les insurgés tirant à bout portant. En cette aube du 4 novembre un épais brouillard enveloppa tout le paysage. Il s'était fait le complice des insurgés dont il avait dissimulé les mouvements.

Surpris, les avant-postes de Stevens se retirèrent en bon ordre vers le gros de la troupe et, réunis, les hommes répondirent à l'attaque par un feu d'enfer. Chacun y mit du sien, et comme il se devait, les gradés blancs donnèrent vaillamment l'exemple.

Ils le payèrent cher : ce fut d'abord Lardy qui tomba pour ne plus se relever, puis le sergent Ardevil fut mortellement atteint et Schrynmakers enfin fut grièvement touché. Stevens restait seul, la manche percée d'une balle.

Les renforts promis n'arrivant toujours pas, il fallut songer à la retraite, seul moyen d'éviter un inutile massacre. Mais ce plan imposait d'abord la rupture de l'encerclement.

La bataille reprit, acharnée. Les munitions étant totalement épuisées, le combat se poursuivit et s'acheva à l'arme blanche et avec une telle vigueur que l'indispensable trouée s'ouvrit enfin : Stevens et ses hommes s'évadèrent.

Au bout d'une heure, la poursuite de l'ennemi s'étant relâchée, l'officier dresse le bilan de l'engagement meurtrier : outre les deux Blancs tués et le troisième que les porteurs emportent, 250 hommes sont hors de combat. Les femmes des soldats et les bagages sont tombés entre les mains des mutins.

Enfin, la colonne en retraite rencontre le renfort promis, de mauvaises têtes d'ailleurs, et qui ont tout fait pour arriver après la bataille. Elle fait aussi sa jonction avec les hommes de Long et Adelsträhle. Ainsi se trouvent réunis un millier d'hommes qui vont défendre Kabambare.

Une éphémère victoire (13 novembre 1898) est bientôt suivie de la défaite totale. Après deux heures d'une lutte acharnée et inégale, les troupes de l'État Indépendant sont débordées par les insurgés dont la bande s'est trouvée grossie par de nombreux Arabes, ainsi que par des indigènes de la région.

Lorsque Kabambare tomba le 14 novembre, Swenson venait de mourir et Stevens, victime d'une nouvelle attaque de dysenterie était si faible qu'on dut l'emporter sous le feu de l'ennemi. La retraite ressemblait fort à une fuite et l'officier perdit tout ce qui restait encore de son pauvre bagage, même son casque et jusqu'à son pince-nez. Quand il arriva à Nyangwe, il y avait neuf jours qu'il ne s'était plus lavé, neuf jours que tout lui manquait, même la nourriture, réduite à une petite poule cuite sous la cendre et à quelques poignées de maïs, neuf nuits qu'il n'avait pour lit que la terre battue. C'est avec une chemise et des chaussettes d'emprunt qu'il poursuivit sa route de Nyangwe vers Lokandu.

Rappelé ensuite à Stanleyville, Stevens y fut nommé capitaine le 1er juillet 1899.

On prétend que l'officier ne se remit jamais complètement du mal qui l'avait deux fois terrassé au cours de ce premier terme. Pourtant, s'il n'était qu'à moitié bien portant en rentrant en Europe en janvier 1900, il y reprit assez de forces pour pouvoir envisager de poursuivre sa carrière africaine.

Le 2 janvier 1902, il reprit la mer, désigné comme commandant en second du district de l'Équateur. La révolte était à ce moment matée et c'est dans l'administration d'un pays calme qu'il fut donné à Stevens de prouver que sa valeur humaine égalait sa bravoure militaire.

Le 17 février 1904, il fut investi du commandement effectif du district, lequel avait été exercé par le commissaire général De Bauw. Cette circonstance lui valut d'être mêlé aux travaux de la Commission d'Enquête étudiant alors la gestion par l'É.I.C. du Congo.

Après son retour en Europe en janvier 1905, Stevens reprit sa place dans l'armée métropolitaine et fit vaillamment son devoir dans les boues de l'Yser comme il l'avait fait en Afrique.

En 1916, il repartit pour le Congo. L'ennemi qu'il avait quitté en Flandre, il allait le retrouver en Afrique Orientale où son expérience fut précieuse. Il y reçut le commandement des troupes d'occupation du Ruanda-Urundi, poste qu'il conserva jusqu'à l'arrivée du haut commissaire royal Malfeyt. Puis, ce fut le retour en Belgique en 1919. Il devait y mourir le 18 janvier 1928, à la suite d'une douloureuse opération.

Quoiqu'il fût général-major à cette époque et vice-président général des Journées Coloniales de Belgique, œuvre pour laquelle il avait témoigné un constant dévouement et une débordante activité, Stevens avait manifesté le désir d'être enterré sans pompe ni honneurs militaires.

Ainsi disparut dans la plus grande simplicité celui qui, en toutes circonstances, s'était montré à la hauteur des tâches parfois bien lourdes qui lui avaient été assignées.

Distinctions honorifiques : commandeur de l'Ordre Royal du Lion, commandeur de l'Ordre de la Couronne, Croix militaire de 1re classe, Médaille Commémorative du règne de Léopold II, Croix de Guerre avec palmes, Croix de l'Yser, Médaille Commémorative de la guerre 14-18, Médaille de la Victoire, Étoile du Congo à 4 raies, officier de l'Étoile Africaine, Croix de guerre française, officier de la Couronne d'Italie, etc..

18 septembre 1951.
M. L. Comeliau.

Annuaire de l'É.I.C., 1906, p. 193. — L. Lejeune, *Vieux Congo*, 1930, pp. 150, 153, 154, 156, 159, 160, 173. — J. Meyers, *Le prix d'un Empire*, pp. 181, 183, 198, 205, 222, 240, 245, 251. — A. Lejeune, *Hist. mil. du Congo*. — *Belg. milit.*, 1899, p. 1442. — *Congo Belge*, 1899, n° 5. — *L'Horizon*, 23 mai 1925. — *Trib. cong.*, 31 janvier 1928, p. 1. — *A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation*, pp. 173, 175, 176.

Inst. roy. colon. belge
Biographie Coloniale Belge,
T. III, 1952, col. 824-827